

Émile Blavet  
**Au pays malgache**

Editeur : PB Monpersonnage

## PRÉFACE

*Êtes-vous pour ou contre l'expansion coloniale ? Et, moi-même, suis-je pour ou contre cette expansion ? Ni vous ni moi ne le savons au juste, je le crains. Car l'échec ou le succès définitif de ce genre d'entreprises est toujours fixé à une très lointaine échéance ; elles exigent, de la nation qui les poursuit, beaucoup de persévérance et de très grands sacrifices ; et nous devons nous méfier, à cet égard, de l'opinion populaire, toujours impatiente et trop prompte aux découragements et aux alarmes.*

*L'un des motifs les plus légitimes que nous ayons aujourd'hui de maudire la mémoire de Louis XV est, assurément, le lâche abandon de cet admirable Dupleix, qui, s'il eût été approuvé et soutenu jusqu'au bout par la métropole, nous aurait sans doute conquis l'empire des Indes ; et nous frémissons d'indignation en nous rappelant qu'un tel homme, qui avait exercé, au milieu des pompes et du luxe de l'Asie, un pouvoir quasi-royal, et à qui douze millions étaient dus, est mort obscurément à Paris, de misère et de chagrin. Mais nous n'étions pas là en 1754, et nous ignorons les appréhensions, en apparence très raisonnables, que les actes téméraires de cet aventurier de génie avaient pu, sans doute, provoquer alors, je ne dis pas parmi le peuple, – il n'était point consulté – mais dans les Conseils du roi et de la Compagnie des Indes.*

*Souvenons-nous, s'il vous plaît, par comparaison, de la violente agitation qui éclata, dans toute la France, à la nouvelle de la défaite – sans grande importance pourtant – subie par nos troupes à Langson. Le peuple souverain ne fut pas plus sage que le monarque par la grâce de Dieu. Parce que quelques-uns de nos bataillons avaient dû momentanément battre en retraite, le ministre d'alors, qu'on rendait, à tort ou à raison, responsable de ce malheur, fut précipité dans un cloaque d'impopularité, où il se débattit vainement, on peut le dire, presque jusqu'à la fin de sa vie ; et, si l'on eût cédé à l'exaspération publique, le Tonkin était immédiatement évacué.*

*Au dix-huitième siècle, nous avons perdu l'Indoustan, et nous honorons maintenant la mémoire de Dupleix, qui prétendait le garder. Qui sait si, dans cinquante ans, dans cent ans, nos possessions de l'Indo-Chine ne seront pas devenues un empire très riche et très prospère, et si nous ne dresserons pas un jour des statues – plus*

trionphales que le bronze de Saint-Dié – à ce même Jules Ferry, qui, pour avoir fait, avec quelque suite, de la politique coloniale, fut victime de l'exécration populaire, au point d'être accusé de nous amener les épidémies de choléra !

D'ailleurs, il me semble que, dans cette fin de siècle, une force mystérieuse pousse les fils de la vieille Europe à conquérir de lointains territoires et à combattre les peuples barbares. Sommes-nous destinés, comme le prophétisent de sinistres oracles, à recevoir, tôt ou tard, le contre-coup de cet effort, pour ainsi dire instinctif, sous la forme assez épouvantable d'invasions de Noirs ou de Jaunes ? C'est le secret de l'avenir. En attendant, ce que nous avons de mieux à faire, c'est de suivre le mouvement et d'obéir à l'ancienne loi de concurrence qui régit les nations. Puisque nos plus puissants voisins augmentent sans cesse le domaine de leurs colonies, conquérons-nous donc aussi de nouvelles.

Tâchons, surtout, d'en tirer le meilleur parti possible, et, pour cela, essayons d'abord de les connaître.

Sur nos possessions d'Afrique et d'Asie, nous possédons déjà des quantités de documents, de quoi remplir des bibliothèques. Mais, relativement à Madagascar, l'enquête s'ouvre à peine. C'est ce qui donne au présent livre son intérêt et son prix.

Vous en connaissez tous l'auteur. Depuis trente ans, vous retrouvez chaque jour sa signature, avec le plus vif plaisir, dans les feuilles parisiennes ; et pas n'est besoin de vous rappeler tout ce qu'il a dépensé là de verve étincelante et légère, d'observation aiguë et pittoresque. Infatigable Danaïde de la Presse, il a versé quotidiennement, dans le puits sans fond du journal, son urne pleine jusqu'au bord de pensée charmante et d'aimable style. Mais, à la longue, le besoin d'une diversion se fait sentir. Et un beau jour, lassé de ce piétinement sur place, ressaisi par ce goût d'aventures qui fut le péché mignon de sa jeunesse, Émile Blavet s'est laissé prendre au mirage des pays neufs, où l'on peut déployer librement son énergie et son initiative ; et il est allé à Madagascar. Et, à Madagascar, il a pris des notes ; car, en pleine action, il est resté ce qu'il est avant tout, un observateur et un écrivain. De là, ce livre, écrit par un artiste, qui sait voir et qui sait dépeindre, mais aussi par un homme pratique, qui, venant de parcourir une route très difficile, veut que son expérience profite aux voyageurs qui suivront le même chemin. Lisez, par exemple, à ce point de vue, le dernier chapitre. Il contient des renseignements très précis – et très précieux – sur la vie à Tananarive et sur les ressources que l'île offre au colon. De telle sorte que ce récit, d'un tour si alerte et de couleurs si vives, est à la fois amusant comme les IMPRESSIONS DE VOYAGE d'Alexandre Dumas père et utile comme un Bædecker.

Lisez. Laissez-vous conduire par ce bon guide. Je vous promets des surprises, surtout lorsqu'il vous introduira chez la reine Ranavalo, si, comme moi, vous avez conservé sur les mœurs et l'étiquette des cours, dans l'Océan Indien, les idées fausses que M. Scribe inculqua aux abonnés de l'Opéra, en leur montrant la fête et le ballet du quatrième acte de l'AFRICAINNE. Lisez ce charmant livre dont le succès

*me paraît assuré, – car il arrive à son heure – et dont le charme et l'intérêt peuvent se résumer en cette courte phrase : c'est du nouveau.*

*Vous y rencontrerez pourtant une chose vieille, très vieille, mais excellente et qui, je l'espère bien, durera toujours : c'est l'amour de la France, c'est l'admiration et l'enthousiasme devant le courage de ses enfants. En lisant les paroles mêmes – sténographiées par Blavet – du général Voyron racontant l'arrivée des Français devant Tananarive, votre cœur tressaillira. Vous reconnaîtrez que nos petits troupiers de la colonne mobile avaient, en s'enfonçant dans l'île mystérieuse, la même intrépidité, la même endurance, la même passion d'aventure et de conquête que les marins de Jacques Cartier remontant le Saint-Laurent, et vous songerez avec un joyeux orgueil que notre race n'a pas dégénéré.*

*FRANÇOIS COPPÉE.*

## AU LECTEUR

Paris, 10 février 1897.

On voyage vite, aujourd'hui.

Parti de Marseille, dans les premiers jours de février 1896, à destination de Madagascar, j'ai revu, dans les derniers jours de juin, la flèche hardie de Notre-Dame de la Garde.

Pendant plus de deux mois, de Tananarive, où j'avais posé ma tente, j'ai rayonné sur tous les points que l'insécurité des chemins ne rendait pas inaccessibles, et j'ai relevé les immenses richesses industrielles, agricoles, forestières et minières de notre nouveau domaine colonial.

Hôte d'un colon de la première heure pour qui la Grande Île n'a pas de secrets, familier de la Résidence dont M. Laroche, avec une courtoisie rare, m'avait ouvert les portes toutes grandes, j'ai pu, me renseignant à ces deux sources, et par une enquête contradictoire, m'édifier sur la nature exacte des rapports entre vainqueurs et vaincus et, si j'ose m'exprimer ainsi, sur leur « état d'âme ».

Enfin, en causant, d'une part, avec des propriétaires d'esclaves et, d'autre part, avec des esclaves eux-mêmes, mes porteurs de filanzane notamment, je me suis rendu compte que cette grosse question de l'esclavage, si digne de préoccuper les esprits généreux, serait une des pierres d'achoppement de la conquête, et qu'il faudrait, pour la résoudre à la satisfaction de tous, des années et encore des années.

Et de cette triple enquête, poursuivie en toute indépendance, j'ai rapporté cette triple conviction :

Que Madagascar, administré selon la « bonne formule », sera, d'ici vingt ans, la plus belle, la plus florissante et la plus féconde de nos colonies, sans en excepter la Cochinchine ;

Que le principal obstacle à la « francisation » rapide de l'île, – l'ennemi, en un mot, le seul, c'est le Hova ;

Que l'abolition de l'esclavage doit entrer dans notre programme de réformes, mais qu'il faut s'y hâter avec lenteur, sous peine de léser arbitrairement des intérêts séculaires et de jeter brutalement sur le pavé quelques millions de tire-laine et de

crève-la-faim, qui s'en iraient grossir infailliblement l'armée, déjà trop compacte et trop bien organisée, du fahavalisme<sup>1</sup>.

Ces constatations faites – et elles étaient nécessaires pour réagir contre l'indifférence défiante du Français en général et du Parisien en particulier à l'endroit de nos colonies, – je prie le lecteur de ne chercher dans ce petit livre que ce qu'il m'a plu d'y mettre : des instantanés de route, des coins de paysage, des croquis de plein air, des silhouettes découpées dans l'azur, – en un mot, la vision spontanée et directe d'un chroniqueur en rupture de boulevard, tantôt presbyte, tantôt myope, et plus épris de pittoresque que de technicité, d'humour que de métaphysique.

E. B.

## DE MARSEILLE À TAMATAVE

---

<sup>1</sup> Depuis, le Parlement a proclamé l'abolition de l'esclavage. Attendons les résultats.

## LIVRE DE BORD

### À L'AMIE

En vue de la Corse.

*Mardi, 11 février 1896.* – Voilà quinze heures, amie, quinze heures, déjà ! que je vous ai quittée, et la dernière vision encore présente à mes yeux est celle du petit chiffon blanc que votre main fine agitait, en signe d'adieu, du quai fuyant de la Juliette, et que j'ai distingué longtemps, si longtemps – lui, non un autre – dans l'envolement attendri de tant d'autres chiffons anonymes !

C'est en vue de la Corse, dès le patron-minette – car on est lèvetôt à la mer – que je commence à tenir ma promesse de noter, au hasard du loisir et de la plume, et de vous dédier mes impressions de Parisien en route vers le Pays Noir. Ces premières heures du jour sont exquises sous un joli ciel bleutendre, où les brumes nocturnes se fondent, s'estompent, se volatilisent à la fraîche haleine du matin. Il y a sur le visage de tous les passagers comme une intense joie de vivre.

Le *Djemmah*, qui m'emporte à deux mille cinq cents lieues du boulevard, n'appartient pas à la flotte « chic » des Messageries Maritimes. Le mouvement est moins *sélect*, comme dit notre Arthur, vers Madagascar que vers les Indes, l'Indo-Chine et l'Australie. On ne coudoie à bord que fonctionnaires, officiers, commis de résidence, prospecteurs de mines, vagues négociants, naturels de Maurice et de la Réunion, tous braves gens, de facile commerce, mais de mince prestige. Peu de femmes, et du genre plutôt sérieux. Pas ombre de flirt en perspective ; pas une de ces fugitives communions d'âmes, de ces fortuites associations d'esprits, de ces passionnettes sans lendemain, qui sont un si puissant réactif contre la monotonie des heures toujours pareilles, des passe-temps quotidiens jamais variés. Le piano, oui, le piano qui, dans ce milieu de fade mélancolie, trouverait grâce aux yeux de Reyer lui-même, est muet désespérément. Seul, un jeune officier de marsouins, un brin mélomane, a timidement esquissé – hier, entre chien et loup – cette ineffable prière d'Elsa, qui, soupirée par vous, me plongeait en des extases infinies ; mais il n'a pu lutter contre la séduction supérieure de la manille et du whist, et je doute qu'il récidive.

Il y a, malgré tout, un tel charme dans ce néant, au sortir de la cohue boulevardière, il répond si bien à cette ardente soif de solitude dont je suis dévoré, qu'au lieu de m'en plaindre, je suis presque tenté de m'en réjouir. Seul, réduit à moi-même, moins cruelle m'est la nostalgie de ceux que j'ai laissés derrière moi ; et j'ai cette illusion de les avoir là, tout près, à portée de mon cœur et de mes yeux, alors qu'ils sont si loin et que chaque tour d'hélice m'en éloigne davantage.

Et puis, comme l'âme d'un violoncelle éveille, dans une salle vide, des échos plus sonores, il semble que l'âme humaine, dans l'isolement, vibre avec plus d'intensité. Sa puissance admirative s'aiguise à ne point subir le contact des admirations ambiantes. Pour moi, je ne goûte bien toute la beauté d'un paysage qu'en égoïste, et mon dilettantisme s'effarouche des phrases toutes faites, des enthousiasmes factices, des extases clichées où se complaisent les clients de la Cook's Agency. Rien ne me gêne, par exemple, un coucher de soleil, comme les réminiscences dont il fournit le prétexte aux touristes trop érudits, comme les faciles rappels de palettes illustres. J'ai souffert cette déconvenue, hier soir, tandis que, penché sur le bastingage, je regardais là-bas, tout là-bas, l'énorme globe de feu, pain à cacheter gigantesque, s'amincir en de lentes échancrures, et, finalement, s'abîmer dans une gloire apocalyptique de nuages gris de fer, tout liserés d'or, autour desquels montaient comme des vapeurs d'encens. C'est toujours, à vrai dire, la même pièce, mais jouée, chaque fois, dans un décor autre, avec des détails de mise en scène inédits

; et bien que, de longue date, elle me soit familière, je n'y assiste jamais sans être remué jusqu'aux entrailles. Et cela par un phénomène de suggestion à distance, sous l'hypnotisme de cette pensée qu'à la même minute d'autres, qui me sont chers, regardent, eux aussi, le même globe de feu disparaître derrière les mêmes nuages, et que cette simultanéité de sensations les relie à moi par je ne sais quel fil invisible... Vous rappelez-vous l'épisode de l'étoile dans *Amants* ? Je crois bien que nous en avons ri. Aujourd'hui, je n'ai même pas le cœur d'en sourire. Il est fait de ces petites puérilités sentimentales le bonheur de ceux dont l'ironique destin a fait, pour un temps, des ombres errantes, des sans-famille, presque des exilés !

— Monsieur est artiste ? me glissa sournoisement dans l'oreille un petit homme, gros et court, au bedon chargé de sonnaillles, dont un hasard fâcheux avait fait mon voisin de cabine et qui s'autorisait de ce hasard pour m'assassiner de ses bonnes grâces.

— Non, monsieur ! répondis-je sèchement, d'un ton à décourager les entreprises familières de ce gêneur.

— J'aurais cru !... On juge volontiers les gens d'après soi-même.

— Ah ! monsieur est...

— Artiste ?... Je m'en flatte... Photographe, pour vous servir... Ci-devant, rue Canebière : *Au divin Phœbus* !... Dans un mois, à Tananarive : *À la statue de Memnon* !... Très couleur locale, hé ! Memnon !... Et puis, Memnon... le soleil... Vous comprenez l'apologue ? — Il est limpide.

— C'est un plaisir de causer avec vous... Pas besoin de mettre les points sur les i !... Et vous ne seriez pas artiste !... Vous badinez !... Il n'y a qu'un artiste